



# Les écoles avant les autobus scolaires

PAR NICOLE LAMARRE

*Quand fut promulguée la loi de d'instruction publique pour le Canada-Uni en 1845, les premiers commissaires élus à Saint-Marc, dont le premier maire de la communauté John Fraser, s'interrogèrent sur l'opportunité d'ouvrir des écoles autres que celle du village située sur le terrain de la Fabrique en face du presbytère en 1821*

**Accès à l'instruction aux enfants de la campagne:** Le coût des écoles construites dans les rangs, semblait trop élevé pour un nombre limité d'écoliers, mais ils voulurent permettre à tous les enfants de 6 à 14 ans d'accéder à l'instruction. Lentement, des écoles furent construites : après celle des 60 qui l'avait été en 1842, celle du Coin-Rond en 1862, à la côte d'en bas en 1894 et aux 30 en 1895, et finalement le rang des 14 en 1919. Ces petites maisons d'école se virent attribuer des enseignantes, jeunes filles ou femmes de la localité ou autres, au lieu d'un maître comme à l'école du village où Henri Gervais enseigna de 1883 à 1913, en s'adjoignant une assistante, car il devait partager son temps entre 80 écoliers.

**Un logement était fourni à l'enseignant,** attaché à la maison d'école; le maître ou la maîtresse devait héberger les écoliers qui restaient loin de l'école, lors des tempêtes d'hiver; c'était là un devoir strict pour eux; ils devaient prendre soin des enfants comme de leurs propres enfants. Quelques familles reconduisaient ou ramenaient leurs enfants chez-eux en traîneau attelé, lors de grands froids. Les familles payaient quelques sous pour l'écolier inscrit, excepté les plus pauvres pour qui c'était gratuit avec la recommandation du curé. Les enfants devaient aussi se pourvoir d'une demi-corde de bois de chauffage par saison, pour que la classe soit bien chauffée.

**La commission scolaire** devait collecter les frais de construction et d'entretien des maisons d'école et le paiement des institutrices auprès des



1907 à l'École modèle

Archives Cécile Dubuc, Dorval

propriétaires fonciers, ce qui suscita de la grogne dans plusieurs paroisses auprès de ceux qui n'avaient pas d'enfants d'âge scolaire, arguant que le service d'instruction devait être volontaire, ce qu'on qualifia de guerre des éteignoirs. Toutes les paroisses ne disposaient pas des mêmes revenus, notamment dans les régions nouvelles; il s'ensuivait beaucoup de disparités, et certaines corporations scolaires étaient limitées pour assurer l'entretien des bâtisses, l'achat des manuels scolaires et le paiement des enseignants. De plus l'État diminuait son aide aux commissions scolaires à mesure que le temps passait.

**En 1850,** 2500 écoles sont fréquentées par 53% des enfants d'âge scolaire. À cette époque l'élémentaire,

comme on l'appelait, consistait en un apprentissage de quatre années et l'école-modèle offrait deux années académiques... ce fut le régime des inspecteurs d'école qui devaient passer dans tous les districts deux fois par année pour voir au bon fonctionnement des écoles, à leur entretien et leur salubrité, à la qualité des enseignants et du matériel et faire rapport aux députés de l'Assemblée législative à ce sujet; les inspecteurs attribuaient des récompenses et des mentions aux meilleurs maîtres.

La baisse de la rémunération en 1860 marqua aussi la féminisation du métier d'enseignant, ce qui éloignera les hommes de la profession; ils ne constitueront plus que 20% des effectifs à la fin du 19e siècle.

**En 1859,** est constitué un Conseil de l'instruction publique, chargé d'uniformiser le système scolaire; c'était un organisme indépendant de l'État et non élu, qui avait pour tâche de choisir les manuels scolaires, d'édicter les programmes et les règlements. De plus en plus le clergé infiltre le système scolaire dans une perspective ultramontaine; de nombreuses communautés religieuses enseignantes envahissent le Québec; Clercs Saint-Viateur, Frères des Écoles Chrétiennes, Frères Maristes ... d'autres furent fondées à l'instigation de Monseigneur Bourget; alors que les religieux ne constituaient que 5% du total au début du 19e siècle, ils seront 30% au début du 20e. Les paroisses les accueillent d'autant plus que, soutenus par leur communauté, les religieux et religieuses coûtent moins cher à entretenir pour les corporations scolaires.

**En 1921,** les commissaires de St-Marc offrent aux religieuses de Jésus et Marie d'ouvrir un couvent dans la paroisse; le couvent sera construit rapidement, pendant que les Sœurs sont hébergées à l'école modèle devenue désuète. En 1928, les religieuses de Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe les remplacent; elles dirigeront le couvent jusqu'en 1968. Elles assureront l'enseignement élémentaire, auquel sera ajouté graduellement l'enseignement secondaire jusqu'en 11e année. Chapelle, réfectoire et dortoir s'ajouteront aux salles de classes, car les religieuses offrent pour la durée de la semaine scolaire le pensionnat destiné aux étudiantes des rangs et même à quelques élèves pour soulager une mère de famille malade; les pensionnaires apportaient avec elles une partie des victuailles que la sœur cuisinière apprêtait pour elles. Les garçons qui poursuivaient leurs études au village devaient trouver des membres de leur famille pour les héberger chez-eux.

Plusieurs élèves apprirent la musique, le piano, et d'autres étaient les vedettes des petites pièces de théâtre que les religieuses préparaient pour la fête

du curé de la paroisse ou pour la distribution des prix de fin d'année, récompensant les élèves les plus méritants.

Si les écoles élémentaires donnaient des diplômes de fin d'études qui n'étaient que symboliques, ce n'est qu'en 1932

que des examens officiels furent instaurés par le conseil d'instruction publique pour obtenir un certificat d'études permettant d'accéder à un niveau supérieur. □

*Sources : livre souvenir du 200e et texte de Richard Leclerc, 1989, sur l'histoire de l'éducation au Québec.*

## Ma vie à l'école dans les années 1950-60

PAR DENISE PÉTRIN

J'avais 6 ans bien comptés quand je suis entrée dans ce grand bâtiment en briques rouges de 3 étages à l'époque, surmonté d'un petit clocher et qu'on appelait le couvent des Sœurs St-Joseph.

Plusieurs matières nous y étaient enseignées : catéchisme et histoire sainte bien sûr, géographie, histoire du Canada, français, composition, analyse de grammaire, dictée, arithmétique, table de calcul, bienséance, hygiène et dessin.

Les classes commençaient à 9h pour se terminer à 4h. Nous portions un costume : tunique et collerette bleue marine avec une médaille de St-Joseph accrochée à un ruban blanc qui pendait sur la collerette autour d'un collet blanc. Sous la tunique, une blouse blanche qui devait être immaculée; quand les « 4 petites Pétrin » étaient au couvent ensemble, ma mère nous avait cousu chacune 5 blouses blanches. Je vous laisse imaginer 20 blouses étendues sur la corde à linge, en été comme en hiver... Une ceinture blanche soulignait la taille. Des bas noirs en coton épais, que nous portions été comme hiver et des souliers noirs en cuir patent complétaient le tout.

Les garçons, portaient le blazer bleu marine, sur un pantalon gris. Sur la



poche à gauche, un blason sur lequel on lisait : SJ SH (St-Joseph, St-Hyacinthe); autour du cou, un nœud papillon bleu marin.

Les Sœurs dispensaient l'enseignement jusqu'en 11ème année. Et j'ai fait les 11 années; j'aimais tellement l'étude!

Évidemment, beaucoup de religieuses nous ont fait l'école... certains se souviennent peut-être de Sr Madeleine de Sion, Sr Jeanne de France, Sr Bernadette de Nevers, Sr Joseph du Sacré-Cœur, Sr Jeanne des Anges, Sr St-Philippe, Sr Marianne de Jésus et bien d'autres; et aussi de deux laïques : Mme Jeannine Daigle, et Mme Irène Mahy.

*C'était le bon temps, le temps de la jeunesse insouciant, notre jeunesse.*

*Et nos parents qui nous disaient souvent : profitez-en c'est votre plus beau temps! Pas sûr qu'on y croyait. □*